

# Madame de Montherot (1762-....)

## Note biographique

Par Anne Verjus

Jeanne Claudine Françoise Etiennette Grimod de Riverie est née le 10 septembre 1762, de François Jean Jacques Grimod de Bénéon et de Marie Laurence Dugas de Bois-Saint-Just.

Elle se marie le 20 février 1783 avec Pierre de Montherot de Bélieneuve.

Le couple a trois enfants : Jean-Baptiste-François, né le 9 mars 1784 à Lyon ; « Fanny », dont on ignore la date de naissance, et qui décède en 1805 ; et Jeanne Claudine (« Netty »), née le 29 mars 1790. En 1791, Pierre de Montherot émigre en Suisse, emmenant avec lui son fils. Là, il semble que les religieux du couvent où il avait été placé pour son éducation aient fui les troupes républicaines, emmenant avec eux leurs pensionnaires et n'en revenant qu'en 1797. Le jeune garçon ne rentre en France qu'en 1806. Entretemps, son père est mort, en 1798, alors qu'il avait 14 ans.

Mme de Montherot est l'une des plus proches amies d'Antoinette Levet, épouse Morand. Dans la correspondance, elle apparaît soit sous ce patronyme, soit sous le vocable de « ma fille adoptive » ou « ma chère fille Demontherot ». Elle était née la même année qu'Éléonore Morand. On ne sait où la jeune femme fut élevée, ni quand elle rencontre la famille Morand. Dans la correspondance entre Antoine et Antoinette, elle apparaît en 1798, c'est à dire dès les premières lettres échangées entre la mère et le fils. Mais l'amitié entre Antoinette et sa fille adoptive semble remonter à l'époque où Éléonore était encore à Lyon, puisque les deux femmes paraissent très proches elles aussi – pas assez cependant pour que Mme de Montherot ait fait le voyage jusqu'à Grenoble pour lui rendre visite.

En 1798, elle est veuve depuis le 28 février. Elle vit alors non loin de la rue Saint Dominique, comme la famille Morand de Jouffrey. Lorsqu'Antoinette, en juillet 1798, cède (à regret) son appartement à son fils, elle fait allusion à l'amitié qui lie les familles et ne manquera pas de lier les enfants :

« La jouissance d'aimables voisins vos amis est encore très agréable. Surtout celle de ma chère fille Demontherot, qui peut en tout servir de modèle et dont les filles seront d'aimables amies pour mes petites-filles, et serviront d'émules pour les mêmes talents qu'elles cultivent. Embrassez-les toutes pour moi bien tendrement, j'ai reçu une lettre de leur aimable maman. »

*[Lettre d'Antoinette Levet, épouse Morand, à son fils Antoine Morand de Jouffrey, le 14 juillet 1798.](#)*

Un mois et demi plus tard, elle annonce son arrivée à Grenoble, ce qui laisse penser qu'elle vient par amitié pour Antoinette plus que pour Éléonore, installée dans cette ville depuis son mariage en 1786 :

« Votre sœur part samedi pour Fontaine [Cossey] avec Auguste [son fils], elle reviendra voir sa bonne amie Mme Demontherot le 6 7bre, nous attendons avec impatience cette aimable femme qui est l'être que j'aime le plus tendrement après mes enfants et qui doit m'en entretenir. »

*[Lettre d'Antoinette Levet, épouse Morand, à son fils Antoine Morand de Jouffrey, le 30 août 1798.](#)*

C'est une brillante pianiste, bien insérée dans le milieu grenoblois :

« Je n'ai eu, mon cher fils, le plaisir d'embrasser mon aimable fille adoptive que le vendredi matin, elle vint dîner chez moi ce jour-là avec ses enfants et Mme Duboys. Je l'attendais le mercredi soir ainsi qu'elle s'était annoncée. Et le jeudi elle fut obligée de se mettre au lit en arrivant fatiguée par une violente migraine. Elle partit après le dîner pour Villard-Bonot avec Mme Dubois. Mme Delisle sa belle sœur nous y mena dîner le lendemain, votre sœur et moi et Olimpe. La journée fut très agréable quoique le local soit bien triste. Mme Demontherot toucha du forte piano. Elle m'étonna par sa brillante exécution. Il me semble qu'elle a encore acquis. C'est le talent d'un maître. Il est peu de particuliers de cette force. Vous avez raison de vanter ses qualités estimables et de dire qu'elle plaît à tous ceux qui la connaîtront. Je l'aime autant qu'elle mérite de l'être, c'est beaucoup dire. Elle doit venir mercredi souper chez moi. Avec votre sœur qui viendra de Fontaine pour la chercher, nous irons le lendemain avec ses enfants y passer quelques jours. C'est là où j'aurai le plaisir de causer avec elle tout à mon aise de tout ce qui m'intéresse. Car à peine ai-je pu le faire étant environnée de gens qui

avaient même empressement. Elle m'a dit qu'Albine faisait les plus grands progrès dans le forte piano et jouait très bien des sonates fort difficiles, je n'ai pu lui faire des reproches fondés sur ce qu'elle quittait la maison de son oncle puisqu'elle a fait tout ce qu'elle pouvait faire pour y rester et comme elle a pris un appartement très près vous ne perdrez rien pour l'agrément de sa société. »

*[Lettre d'Antoinette Levet, épouse Morand, à son fils Antoine Morand de Jouffrey, le 13 septembre 1798.](#)*

Dans une lettre précédente, Antoine avait en effet annoncé l'arrivée de cette « fille adoptive » en des termes qui laissent penser qu'elle ne le laissait pas indifférent :

« C'est une bien aimable femme dont les qualités essentielles font en même temps une femme très estimable, de manière qu'elle ne peut qu'être aimée de tous ceux qui la connaissent et plaire également aux sages et à ceux qui ne le sont pas. »

*[Lettre d'Antoine Morand de Jouffrey à sa mère Antoinette, le 15 septembre 1798.](#)*

Il est fait mention, dans la correspondance, du décès d'une certaine Louise de Montherot. Il s'agit de la belle-soeur de Mme de Montherot, Antoinette Marie Louise Degraix, mariée avec le frère de Pierre de Montherot, Jean-Baptiste. D'après le biographe et ami de la famille, « elle mourut, dès le commencement de sa grossesse, par suite de remèdes résultant d'un faux diagnostic de son médecin » (Source : [Révérend du Mesnil, « F. de Montherot et sa famille », Revue du Lyonnais, série 3, n°8, 1869, p. 233.](#)). Antoine, lorsqu'il fait le récit de ce décès, met en cause, lui aussi, les médecins :

« La pauvre Mad. Louise de Montherot vient de mourir après avoir accouché il y a 7 à 8 jours d'un enfant mort et qui paraissait âgé de cinq à six mois ; plusieurs de nos médecins et chirurgiens les plus instruits soutenaient qu'elle n'était point grosse, le contraire a été prouvé, mais ils soutenaient qu'elle avait un corps étranger dans la matrice et à cet égard ils ne se sont malheureusement pas trompés. Sa délivrance avait donné beaucoup d'espérance pour son rétablissement, mais le mieux qui en était résulté pour elle n'a pas duré ; elle est morte avant-hier ; hier soir j'ai assisté à son convoi, elle est généralement regrettée, sa mère et son mari sont au désespoir. »

*[Lettre d'Antoine Morand de Jouffrey à sa mère Antoinette Levet épouse Morand, le 30 mars 1804.](#)*

L'année suivante, elle perd sa fille « Fanny ». Celle-ci était malade depuis plusieurs mois (voir [lettre d'Antoine Morand de Jouffrey à son épouse Magdeleine, du 15 novembre 1804](#)). Elle informe Antoinette de cette mort alors que celle-ci craint pour la vie de sa propre fille, Eléonore :

« J'ai perdu ma fille peu de jours après le moment que je vous mandais que j'avais la plus grande espérance de sa parfaite guérison, malgré ma vive douleur je me suis résignée autant que je l'ai pu à la volonté de Dieu, mais ce coup est terrible, et j'éprouve un vide et un ennui continuel. Je n'ai plus d'activité ni de plaisir à rien, Fanny me manque à tous les moments du jour. Je fais tout ce que je peux, pour m'occuper et me distraire, sans y réussir. Il faut remarquer que par un hasard singulier ma fille est la première personne que j'ai vu mourir (...). »

*[Lettre de Mme de Montherot à Antoinette Levet, épouse Morand, le 4 octobre 1805.](#)*

Comme c'est souvent le cas avec les décès de mineurs, surtout lorsqu'ils sont de sexe féminin, l'existence de cette jeune fille n'apparaît dans aucune généalogie ou biographie de la famille. Quelques mois plus tard, après le décès d'Eléonore Morand, la fille d'Antoinette, Mme de Montherot trouve ces mots de consolation :

« je ne pense qu'à vous et je suis fermement persuadée que vous serez moins malheureuse ici qu'à Grenoble, si votre cœur est comme le mien, vous aimez mieux vos enfants que vous n'avez aimé votre mari, c'est le secret des femmes, mais je crois que lorsque nos enfants ont atteint l'âge de raison, nous les préférons à leur père, quelle différence des regrets toujours renaissants que cause la perte d'un enfant, il faut tâcher d'éviter tout ce qui aggrave la douleur, et vous devez quitter Grenoble, puisque rien d'essentiel ne vous y retient. »

*[Lettre de Mme de Montherot à Antoinette Levet, épouse Morand, le 19 janvier 1806.](#)*

Preuve supplémentaire, s'il en fallait, de l'amitié qui la lie à Antoinette : c'est elle qu'Antoine charge de prévenir sa mère de la mort d'Albine, en juillet 1807. Elle aura la délicatesse de ne pas accomplir cette mission par lettre, mais de passer par sa sœur, qui vit à Grenoble, pour lui annoncer la nouvelle de vive voix :

« Jamais ma chère maman je n'ai eu tant de peine à me résoudre à vous écrire, avoir à vous parler d'un nouveau malheur, vous qui en avez déjà tant éprouvé, me paraît bien pénible malgré vos sentiments de pitié, je vous ai

2

vue si affectée de vos chagrins que je crains que ce dernier ne nuise à votre santé ; quelle résignation ne vous faudrait il pas pour offrir à Dieu cette nouvelle perte ; je désire que vous en ayez le courage. Je vous crois instruite ayant chargé ma sœur de cette triste commission d'après la demande que m'en a fait M. votre fils, il est moins douloureux d'apprendre son malheur en conversation que par une lettre. Une lettre tue lorsqu'on n'est pas préparé. Je passe une partie de mes journées auprès de votre triste famille, je leur suis précieuse par le malheur que j'ai éprouvé, nous pleurons ensemble, quand je m'en vais, on me demande quand je reviendrai, surtout le pauvre M. de Curis qui a pris un grand attachement pour moi. Il est impossible d'avoir plus de vertus que cet excellent homme. (...) Les circonstances sont terribles, Albine est expirée dans la chambre et le lit de sa mère ; à cinq heures et demie MM. Martin et Petitin donnèrent de l'espérance, elle était gaie, elle s'amusa à voir ce que son père lui avait apporté de Paris, à neuf heures elle eut une convulsion qui dura 3 quarts d'heure, à minuit elle n'était plus, son dernier mot fut ma pauvre petite, cette enfant est charmante, elle l'adorait. »

*Lettre de Mme de Montherot à Antoinette Levet, épouse Morand, le 12 juillet 1807.*

## Références bibliographiques

[Révérend du Mesnil, « F. de Montherot et sa famille », \*Revue du Lyonnais\*, série 3, n°8, 1869, p. 218-244.](#)

Certaines sources confondent Jean-Baptiste de Montherot, frère de Pierre de Montherot, peintre et érudit lyonnais propriétaire d'une bibliothèque de renom ; et Jean-Baptiste-François de Montherot, le fils de Pierre de Montherot et de « Mme de Montherot », poète et beau-frère de Lamartine, auteur de *Promenades dans les Alpes* (1836), *Fragments d'un voyage au Bosphore* (1834), *Milo, Chio, Majorque, Alger et Gozzo* (1837), ainsi que de brochures en vers rassemblées sous le titre *Mémoires poétiques* et *Opuscules en vers*, et d'autres inédits. Il existe une correspondance entre lui et son beau-frère Alphonse de Lamartine, toute en vers, inédite.